

Son premier témoin

JUSQU'À LA FIN de ses jours, le Père Claude Chauchetière ou Chaussetierre demeura convaincu que la plus grande grâce qu'il ait jamais reçue, c'était d'avoir connu Kateri Tekakwitha.

Il naquit le 7 septembre 1645, à Saint-Porchaire de Poitiers dans le midi de la France. On en sait assez peu au sujet de sa famille sauf que son frère Jean, de trois ans son aîné, et son frère Jacques, de trois ans son cadet, se firent tous deux jésuites. Celui-ci occupa le poste de chapelain dans la marine de l'Etat et, plus tard se fit missionnaire; celui-là passa presque toute sa vie sacerdotale comme confesseur à Lorette en Italie.

La vocation de Claude aux missions canadiennes s'amorça à l'âge de sept ou huit ans quand il fut témoin de la mort d'un prêtre sur le point de partir pour le Nouveau Monde. "Cela me fit goûter, dit-il, qu'il faisait bon de se donner à Dieu."

Tout jeune, Claude commença ses études au célèbre collège de Poitiers sous la direction de la Compagnie de Jésus. En 1658, le collège et la résidence voisine de Loudun compaient à peu près soixante religieux.

A cette époque, les jésuites de Poitiers défendaient les thèses, assez peu populaires chez un certain cler-

gé, de la Primauté et de l'Infaillibilité pontificales. Plus tard, une autre thèse d'inspiration jésuite au sujet du probabilisme, souleva une forte opposition à l'université de la ville. Seule une lettre de cachet de Louis XIV réussit à apaiser l'agitation en 1676. Au début de ces querelles, Claude était assez âgé pour être au courant.

Le jour de son dix-huitième anniversaire, le 7 septembre 1663, le jeune homme entra au noviciat des Jésuites de la Province d'Aquitaine à Bordeaux.

Deux années plus tard, vêtu de la robe noire du scolastique de la Compagnie de Jésus, il retourna à Poitiers où il étudia la philosophie jusqu'en 1667. Selon la coutume de l'époque, on l'affecta comme régent ou instructeur à divers collèges, pour lui, ceux de Tulle, de La Rochelle et de Saintes successivement. Après sa régence, de 1673 à 1678, il fit ses études théologiques à Poitiers, cette ville qu'il connaissait si bien.

Au cours de toutes ces années, l'idée s'enracinait de plus en plus chez lui qu'il était appelé au Canada. Cette conviction se renforça à bien réfléchir qu'au delà des mers, il aurait plus à souffrir et à pratiquer davantage le renoncement.

Il n'attendit cependant pas à y aller pour travailler à sa sanctification. Malgré sa ferveur et son désir constant de faire la volonté divine, il lui semblait qu'il ne réalisait que peu de progrès et que il démêlait quotidiennement l'écheveau de tous ses efforts de la journée précédente.

Alors, dit-il, je m'imaginai que je pourrais bien mieux suppléer par l'humilité à ce qui me manquait, et qu'ayant pour principe que je ne suis capable de rien, je mériterais devant Dieu tout ce que méritaient ceux qui peuvent beaucoup... Cette humilité, ajouta-t-il, a été tout mon bonheur."

Claude cherchait d'ordinaire les emplois les plus obscurs et les plus pénibles. Quand l'obéissance les lui imposait sans qu'il soit intervenu, le jeune religieux ne s'en faisait pas d'entendre dire qu'on les lui avait assignés en raison de son incapacité. Dieu et les hommes semblaient s'être donné la main pour l'humilier. Il accepta de bon coeur ces tâches assez peu brillantes, heureux à la pensée qu'elles l'aideraient à ressembler davantage à Jésus doux et humble de coeur.

Il fut bientôt récompensé de cette humilité exceptionnelle. De crainte de paraître ingrat, dans quelques notes qu'il confia à son frère Jean, il lui révéla certaines des grâces mystiques dont le Seigneur l'avait comblé. Il jouissait des transports, ces élans extraordinaires que ressentent certaines grandes âmes éprises éperdument du Christ Jésus. Tout d'abord, ils ne provoquaient que l'absorption de l'esprit et du coeur, mais à la longue ils devenaient si véhéments qu'il en résultait une alévation des sens, d'où jaillissait l'extase. Au cours de l'heure de son

oraison journalière, il voyait, pour ainsi dire, les mystères du Sauveur se dérouler devant ses yeux grâce aux lumières célestes qui l'éclairaient. Il parvint ainsi à une union presque continuelle avec son Créateur, union de coeur et d'esprit que la nuit même ne pouvait interrompre.

Vers la fin de sa régence à Saintes, petites ville de la France occidentale, sa vocation se précisa : "Dieu me disposa plus particulièrement dès la France, environ la fête de Saint-François-Xavier et m'attacha aux missions iroquoises, m'ayant donné beaucoup de goût pour la langue huronne, qui est celle dont les Iroquois se servent pour prier. Le R. P. Mercier, que je vis en France à la fin de décembre, me donna les préceptes de cette langue, qui j'appris aussitôt et me rendis capable de réciter le chapelet en huron que je disais plutôt en cette langue qu'en latin à cause de la consolation spirituelle que cette façon de prier Dieu me causait."

Après son Ordination et ses études théologiques, il était tout disposé à commencer son nouveau travail au Canada, où il arriva en 1677. On l'envoya immédiatement à la mission huronne près de Québec afin de se familiariser davantage avec la difficile langue indienne et avec les moeurs du pays. Cette année-là le village huron de Lorette fut la victime de plusieurs épidémies. Les vertus de ce groupe de Huron et d'Iroquois brillèrent particulièrement pendant cette période de souffrance, surtout la charité envers les malades, même au risque de la contamination, comme la patience et la fortitude chez les malades eux-mêmes.

Le Père Chauchetière fut vivement impressionné par la mort d'une vieille Huronne, Jeanne Assenrogenhon. Bien des années auparavant, en Huronie même, elle avait accueilli avec bonté dans sa cabane les Pères Le Mercier, Ragueneau, Chastelain et Chaumonot. Toute jeune femme, elle avait perdu son premier mari, ses enfants et ses biens quand les Iroquois la firent prisonnière. Sa foi demeura inébranlable. Dans son nouveau pays, elle épousa un non-chrétien. Elle lui enseigna si bien les mystères de la religion que le missionnaire qui vint le visiter pendant sa dernière maladie, trouva cet agonisant si bien préparé qu'il le baptisa peu de temps avant sa mort. Jeanne convola une troisième fois, cette fois-ci avec Andaiakon, un homme de sa nation alors incroyant. Elle le gagna au christianisme et lui persuada d'aller à Québec où ils pourraient pratiquer leur religion en paix.

Dès leur arrivée à Notre-Dame de Lorette, Jeanne Assenrogenhon reprit ses exercices de dévotion. Elle assistait à toutes les messes auxquelles elle pouvait se rendre et communiait fréquemment. Avec son mari, qui avait pris le nom de Pierre à son baptême, elle arrivait si tôt le matin à la chapelle que les Pères durent l'inviter à ne pas se présenter avant quatre heures !

Jeanne rendait service aussi bien aux Français qu'aux siens. L'hiver, après chaque grosse chute de neige, elle ouvrait un grand chemin afin de faciliter l'entrée de tous à la chapelle. Le dimanche et les fêtes, elle faisait un bon feu pour chauffer les Français qui venaient de loin à la messe. Chaque semaine elle

donnait tant d'aumônes qu'on se rendit compte après sa mort qu'elle avait distribué tout son avoir.

A deux reprises spécialement sa charité se manifesta aux yeux de tous. Pendant quatre ans, elle prit soin d'un petit Français qui avait perdu son père. Elle le fit, a-t-on noté, "comme une mère de son fils."

Peu de temps avant sa dernière maladie, un jeune étourdi blessa malicieusement son mari d'un coup de levier. Elle alla le trouver la première pour lui porter un sac de maïs comme elle savait qu'il n'en avait pas. L'assaillant reconnu aussitôt sa faute devant les anciens réunis. Selon les us et coutumes de la nation, ils demandèrent à Pierre Andaiakon ce qu'il désirait en compensation de sa blessure. Il répondit qu'il pardonnait de grand cœur le jeune homme et n'en exigeait rien. Mais les anciens condamnèrent le coupable à travailler dans le champ du vieux Pierre. Ce qu'il fit avec tant d'ardeur qu'il se rendit malade.

Peu après, à la suite d'une espèce de pressentiment, Jeanne fit un pacte avec une de ses parentes que la première des deux à tomber malade ne serait pas abandonnée par l'autre. Elle était convaincue qu'au cours des heures les plus creuses d'une grave maladie, on a toujours besoin de quelqu'un qui nous suggère de bonnes pensées, qui nous aide à prier. Cette parente s'acquitta fidèlement de sa promesse bien que la malade n'ait pas eu vraiment besoin d'elle. Jeanne resta toujours unie au Seigneur et elle avait le crucifix "ou devant les yeux ou entre les mains ou sur ses lèvres".

Le Père Chauchetière se tint auprès de son paillason pendant ses derniers moments. Il avait trouvé la petite-fille de Jeanne étendue près d'elle en train de réciter le chapelet. Elle le faisait à la demande de l'agonisant qui n'était plus en état de le dire elle-même. C'est en prononçant le nom de Jésus, que Jeanne Assenrogenhon mourut. Sa fin fut digne d'une vie dont les trente dernières années avaient servi à rendre témoignage au Christ, souvent dans les circonstances les plus adverses.

Quant à Pierre Andaiakon, qui avait l'habitude d'accompagner sa femme partout, il succomba trois jours plus tard. Pendant un an, ils avaient vécu ensemble comme frère et soeur — lui pour honorer la continence de saint Joseph, et elle, pour imiter la pureté de la sainte Vierge. La mort de son épouse l'avait profondément affligé, et son unique désir, c'était de la suivre. Il disait à tout moment : "Jeanne, emmène-moi au Ciel avec toi !" A peine lui avait-il rendu les derniers devoirs, qu'il se sentit gravement atteint. Il reçut avec joie les derniers sacrements, après s'être revêtu de ses plus beaux habits afin de manifester son profond respect. Il expira en baisant son crucifix et en invoquant les saints anges.

C'est ainsi que peu à peu la connaissance acquise auprès de ces Indiens de Lorette compléta la préparation du Père Chauchetière à ce qui devait être le travail principal de sa vie : son ministère à la Mis-

sion Saint-François-Xavier. Il nota lui-même qu'on l'avait désigné à ce poste en 1678. Nous avons aussi une description de la mission qu'il fit quelques années plus tard :

"Nous sommes dans un lieu fort élevé beau et agréable pour la vue, éloigné de Québec de soixante lieues, qu'on appelle la mission des Iroquois. Elle est la plus belle mission du Canada et ressemble à une des plus belles Eglises de France en piété et dévotion." Plus loin il ajoute : "Nous avons ici une grande métairie où nous nourissons des boeufs, des vaches, des volailles, et où nous cueillons du blé pour notre subsistance."

Le supérieur était le Père Jacques Frémin, un sexagénaire, et son assistant, le Père Pierre Cholenec qui n'avait pas atteint la quarantaine. Même s'ils étaient trois pour s'occuper de tous ces Indiens, le nouveau missionnaire avait une journée fort chargée. Debout à quatre heures, il faisait oraison dans sa petite chambre de six pieds par cinq. Il offrait la première messe, en été à cinq heures, et en hiver à sept heures moins le quart. Il assistait à deux autres messes, une pour les adultes et l'autre pour les enfants. Chaque personne du village était présente et disait les prières à haute voix. Après la dernière messe, le Père Chauchetière expliquait brièvement le catéchisme aux petits.

Dans la matinée, il faisait le tour du village afin de préparer les derniers venus au baptême, d'encourager les anciens chrétiens et d'apai-

Les reproductions des pages suivantes proviennent d'un rare et fort bel album, SKETCHES IN THE CANADAS, par Coke Smythe, artiste jadis à l'emploi de Lord Durham. Mlle Marie Baboyant, directrice de la Salle Gagnon à la Bibliothèque municipale de Montréal, attira mon attention sur ces splendides lithographies publiées à Londres vers 1839, et les fit photographier pour "Kateri" par M. Louis-Philippe Beaudin. (L'Editeur.)



“On envoya le Père Chauchetière à la mission huronne...”



“La connaissance acquise à Lorette compléta sa préparation...”



“Les vertus de ce groupe de Hurons et d'Iroquois brillèrent...”



“... Pour obtenir des Indiens jusqu'à leur chemise, ils les suivent partout pour les faire boire...”

ser les différends qui venaient de surgir. On considérait ces rencontres quotidiennes comme une partie intégrante très importante du ministère. Le Père se donnait aussi beaucoup de peine à dessiner des livres d'images sur les vérités de l'Évangile et la pratique des vertus. Il en prépara un autre en couleurs sur les cérémonies de la messe appliquées à la Passion de Notre Seigneur, un autre sur les peines de l'enfer, et un autre, enfin, sur la création du monde. Ces albums devinrent très populaires et bon nombre d'Iroquois chrétiens s'en servaient ensuite en prêchant à leurs amis et connaissances.

A onze heures, on sonnait la cloche de l'église et les fidèles récitèrent dévotement l'angélus, tandis que le Père Chauchetière et ses deux confrères examinaient leur conscience pendant un quart d'heure. L'après-midi, le Père Claude visitait les malades. Au surplus, il prit en main la paroisse française de Laprairie.

Lors de son arrivée à la Mission Saint-François-Xavier, Kateri Tekakwitha y était établie depuis plusieurs mois. D'office le Père Cholenec était son guide spirituel, mais le Père Chauchetière, à qui l'on confia les malades, avait souvent l'occasion de s'entretenir avec elle. A l'automne de 1679, le supérieur, convaincu qu'il ne tirerait jamais raison du Gouverneur de Frontenac par rapport à la traite de l'alcool à Laprairie, s'embarqua pour la France. Le Père Cholenec prit la direction de la mission jusqu'au retour du Père Frémin l'année suivante, et il dut déléguer beaucoup de son ministère direct auprès des âmes au Père Chauchetière. C'est ainsi que

cette année-là, le Père Chauchetière voyait beaucoup plus Kateri Tekakwitha.

Au début de février 1680, la jeune femme tomba gravement malade. Les deux jésuites étaient au courant de sa grande dévotion à la Croix et à l'Eucharistie. Le Père Chauchetière confia au Père Cholenec que Dieu la prendrait peut-être le Mercredi-saint, veille de l'institution de la Sainte-Eucharistie et l'avant-veille du Vendredi-saint.

A l'occasion de sa visite quotidienne auprès des malades, le Père Chauchetière n'omettait jamais la cabane de Kateri. Elle le recevait toujours avec un bon sourire et ne se plaignait jamais de sa maladie. Il ne pouvait que l'admirer. Pour lui faire plaisir, il expliquait d'ordinaire les mystères de la foi. De temps à autre, il conduisait chez elle les petits enfants. A l'intérieur même de la cabane, il leur faisait de petites instructions. Il constatait que malgré sa faiblesse, la malade s'efforçait de se dresser afin de mieux voir les images bibliques dont il se servait pour illustrer ses entretiens. Quand le temps de son départ arrivait, elle ne voulait jamais le voir s'en aller. Le Père finit par la connaître intimement et il en était venu à ne plus douter qu'elle ait alors atteint le bonheur de la vie unitive.

Au début de la Semaine Sainte, la Vierge indienne se trouva très mal. Quand le Père Cholenec lui donna le Saint-Viatique le mardi matin, le Père Chauchetière était présent. Le lendemain, il était agenouillé à sa droite quand doucement elle s'éteignit. Ainsi se réalisa sa prémonition quant au jour de sa mort.

Après quelques minutes, il sortit sur la pointe des pieds, laissant le Père Cholenec auprès de la dépouille. Pour le lendemain, Jeudi-saint, il fallait préparer le reposoir eucharistique. Mais presque aussitôt, quelques Indiens vinrent le trouver : le Père Cholenec le demandait à la cabane de Kateri ! Il y retourna, accompagné de plusieurs fidèles, et trouva que les traits de Kateri s'étaient transformés en moins d'un quart d'heure. A propos de cette beauté de Kateri, le Père Chauchetière écrit : "Ce changement donnait de la joie et fortifiait dans la foi qu'on avait embrassée; c'était un argument de crédibilité dont Dieu favorisait les Indiens pour leur faire goûter la foi."

Ce soir-là, le missionnaire s'efforça de convaincre son supérieur qu'on devait enterrer Kateri Tekakwitha dans l'église. Mais le Père Cholenec en jugea autrement. Comme les autres néophytes, on l'inhumait dans le cimetière.

Le Père Chauchetière sentit bientôt la gratitude de Kateri. Elle lui obtint "plus de grâces après sa mort jusqu'à se faire voir à [lui] plusieurs fois, à lui découvrir les choses à venir et à [le] conduire intérieurement dans la plus haute perfection avec tant d'onction" qu'il était hors de lui-même cinq ou six heures entières.

De bonne heure le lundi de Pâques, par exemple, Kateri apparut au Père pendant son heure d'oraison. Elle avait l'air d'un soleil levant et il entendit les paroles que voici : "*Ahuc vini sic in dies.*"* L'apparition dura deux heures entières. Au

*Sans doute, *veniam*: Je reviendrai bientôt.

comble du bonheur, le pieux missionnaire put la contempler à son aise. Plusieurs prophéties accompagnaient cette manifestation sous forme de symboles aux deux côtés de Kateri Tekakwitha. Notamment à sa droite, une église renversée et vis-à-vis, à sa gauche, un Indien attaché à un poteau et brûlé tout vif.

A l'été de cette même année, un orage épouvantable s'abattit sur la mission. La foudre tomba près de la grande porte de la chapelle et sur deux chênes qu'elle écorcha. Comme un des fidèles allait ouvrir cette porte, il vit les cailloux et les pierres semés de-ci de-là entrer dans une danse furieuse, mais il ne fut pas blessé. Ce n'était qu'un préambule au plein accomplissement de la prophétie.

Le 20 août 1683, un tourbillon de vent accompagné de tonnerres et d'éclairs projeta la petite église, longue de soixante pieds, avec tant de violence qu'il la renversa et la mit en pièces. Tous les meubles demeurèrent intacts sauf cinq croix qui furent brisées. Une statue de la sainte Vierge posée à onze pieds de hauteur, tomba par terre sans autre dommage.

Il y avait alors trois jésuites dans l'église. Les deux cloches tombèrent aux pieds du Père Chauchetière sans pourtant le heurter. Les poutres crevèrent en tombant sur les madriers sur lesquels il était à genoux. "Il se trouva en lieu de sûreté, dit-il de lui-même, sans peur, sans blessure, priant Dieu en baisant les reliques qu'il portait à son cou."

Avant la fin du jour, il résuma ses impressions ainsi : ...Ayant depuis un an une forte pensée qu'il devait arriver quelque malheur à la

mission, j'ai été tous les jours depuis ce temps-là et aujourd'hui même prier Kateri à son tombeau de nous en délivrer et je n'ai cessé pendant tout ce temps d'importuner le supérieur de la mission pour faire transporter les ossements de Kateri dans notre église sans savoir pourquoi je le faisais."

Les deux autres missionnaires, les Pères Nicolas-Jean Potier et Jean Morain s'en tirèrent à peu près indemnes : le premier avec une légère blessure au visage, et l'autre avec une épaule demise dont il a été guéri en peu de jours.

"Pour moi, dit l'un, j'ai dit aujourd'hui la messe en l'honneur de Kateri." — "Et moi, reprit l'autre, j'ai été ce matin à son tombeau pour me recommander à elle d'une manière toute particulière."

La deuxième prophétie de l'Indien au poteau se réalisera dans la suite quand Etienne Tegananokoa, Françoise Gonannhotenha et Mar-



"Avec ce grand chapeau vas-tu faire de grands efforts pour 'Kateri'?"

guerite Garongöias auront subi le martyr à Onontagué.

Kateri favorisa le Père Chauchetière de deux autres apparitions, l'une le 1er septembre 1681 et l'autre le 21 avril 1682. Il la vit alors comme un soleil en plein midi et il entendit à l'oreille ces paroles : "*Inspice et fac secundum exemplar: Regarde et fais selon le modèle*" (Exod. 25: 40). Il comprit que le Seigneur voulait qu'il peignît des images de la Vierge iroquoise. Depuis quelque temps, d'ailleurs, il se sentait attiré à le faire. Plus tard, après avoir fait graver et distribuer de ces images, elles procuraient de merveilleuses guérisons si l'on en croit le Père Cholenec.

Presque aussitôt après la mort de Kateri, le Père Chauchetière eut l'inspiration de la faire connaître au grand public. Pourtant, malgré sa vision initiale, il hésitait, car il avait entendu même du vivant de celle-ci, des remarques désavantageuses à son sujet, tout à fait fausses, faut-il ajouter. Il craignait l'illusion dans une matière aussi délicate, et plus encore d'étendre cette illusion à d'autres. Parfois il condamnait intérieurement les honneurs rendus à cette illustre défunte à son tombeau; en d'autres occasions, il était tellement pénétré de ses vertus, qu'il l'honorait à son tombeau plus que n'importe qui. En moins d'un an toutes ses hésitations avaient disparu.

A la fin de 1681, le Père Jacques Frémin, revenu de France et jusqu'alors à la tête de la mission, reçut une nouvelle obédience. Un missionnaire d'expérience, le Père Jacques Bruyas, devint supérieur. Ce dernier et le Père Chauchetière travaillèrent tout seuls à Saint-Fran-

çois-Xavier cette année-là et l'année suivante.

Un dimanche pendant la messe, le Père Chauchetière lut à ses Indiens en guise de sermon une lettre que lui avait adressée un jésuite de France :

"Il m'écouterent en pleurant, dit-il, et le dogique [catéchiste] leur parla pour lors fort pathétiquement : ils me demandent souvent si on prie pour eux en France et je les assure que oui... Ils vivent, après qu'ils sont chrétiens, comme des anges..."

En 1682, le problème de la vente des spiritueux menaçait la mission. Ailleurs c'était plus grave. "L'ivrognerie, écrit-il, ... fait un enfer de tous les villages des Iroquois et l'on souffre plus qu'on y vit. Les Français sont cause qu'elle nous donne ici bien de la peine; car pour obtenir des Indiens jusqu'à leur che-

mise, ils les suivent partout pour les faire boire et s'enivrer."

Comment les Iroquois de Saint-François-Xavier ont-ils réagi ?

"C'est une chose admirable, dit-il, de voir comme quelques uns de nos Indiens chrétiens se signalent pour empêcher ce désordre. Ils vont renverser les boissons, casser les bouteilles avec une hardiesse incroyable, s'exposant aux insultes et aux coups, dont quelques uns portent encore les marques, et avec cela ils ne perdent pas courage. J'en connais trois ou quatre qui se feraient martyriser pour empêcher que Dieu ne fût offensé..."

Ainsi le Père Claude Chauchetière se dévoua-t-il au Canada presque trente ans de sa vie. Il mourut à Québec le 17 avril 1709, anniversaire de la mort de la vénérable Kateri Tekakwitha, qu'il avait si bien connue.

❁ Le sourire de Kateri sur vos jours, Mme V. B. !

Une fois de plus je suis heureuse de contribuer à la cause de Kateri en vous envoyant ce chèque. Je lui ai promis un don à chaque vente que je ferais et j'ai l'impression que ce fut grâce à elle que cela devint possible. Il y a aussi plusieurs bienfaits spirituels que je lui demande de m'obtenir... (Kettering, Ohio.)

❁ Le sourire de Kateri sur vos jours, Mme R. M. !

Cela fait longtemps que je n'ai pas donné de mes nouvelles à Kateri, la Vierge iroquoise, mais je ne l'ai pas oubliée pour autant. J'aime beaucoup votre revue et c'est avec plaisir que je la lis à mon mari, car lui, il ne lit pas le français. Nous aimons beaucoup lire l'histoire de Kateri que nous prions souvent. J'espère de tout coeur qu'elle sera béatifiée très bientôt. Je vous envoie cinq dollars pour payer la feuille de timbres de Kateri et pour renouveler mon abonnement. Je ne suis pas riche et Kateri le sait. Je demande à Kateri de veiller toujours sur notre petite famille. Je suis heureuse de pouvoir donner quelque chose à Kateri. Je prie avec ferveur pour qu'elle soit béatifiée... (Village Indien, Mingan, Cté Dup. Qué.)